

Le film d'intervention sociale

vivent devant nous, avec l'enfant qu'ils ont eu l'audace d'avoir puisque leur infirmité n'est pas héréditaire, une de leurs journées habituelles. Les corps sont tordus, surtout celui de l'homme, terriblement atteint, le langage presque inarticulé, les mouvements une acrobatie perpétuelle, mais l'intelligence est intacte et la volonté de vivre, d'aimer, de travailler, de s'imposer comme « êtres à part entière », incroyablement forte. Il reste que le geste le plus banal (attacher les lacets de chaussure du bébé, allumer une cigarette, mettre le couvert) est un exploit, que se nourrir et s'aimer même sont des problèmes. Pourtant, ces gens parviennent à mener une vie presque normale et ils poussent le courage jusqu'à donner le spectacle de leurs gestes maladroits, dans un effort pour rompre leur isolement et rétablir le contact avec la société qui les entoure.

Sous-développement

Un soleil pas comme ailleurs est un documentaire fortement contestataire sur la condition acadienne. Ces Canadiens francophones de l'est du Nouveau-Brunswick, pêcheurs, paysans, ou vivant de l'exploitation du bois, sont des poètes, très peu séduits par l'américan way of life et les appâts des villes industrialisées. Ils ont le malheur d'attacher du prix à la mer houleuse, à leur coin de terre, à leurs forêts, à leur langue, à la chaleur humaine qui les unit. Mais ils sont pauvres, chômeurs pour beaucoup, car l'agriculture périclité, les usines de pâtes et papier licencient, les accidents en mer se multiplient. Certains partent au Québec ou en Ontario, là où il y a du travail. Un peuple conscient s'interroge : les gouvernements, au niveau provincial comme au niveau fédéral, ne cherchent-ils qu'à déplacer de la main-d'œuvre à bon marché vers les centres industriels ? Certains refusent le déracinement : il faut alors vivre, en grande partie, des ressources de l'assurance sociale. Or les allocations de chômage ne sont même pas toujours versées. La révolte gronde. A Bathurst, on assiste à une magnifique manifestation dans la neige.

Les épreuves nourrissent la réflexion. Ce petit peuple francophone, distinct

des Québécois, patient, têtu, fier et jaloux de son particularisme, ne veut pas être éliminé et entend même se construire un mode de vie compatible avec ses goûts. Est-ce possible ? Une région relativement pauvre dans un pays fortement industrialisé peut-elle combler le handicap de son caractère marginal sur le plan économique ? Les Acadiens le pensent et cherchent : ils envisagent de mettre sur pied des communes, des fermes collectives, d'aménager une région rurale très développée, à l'image de certaines contrées de Suède, de créer un artisanat d'art qui exprimerait les valeurs du pays.

Un autre film sur le problème acadien, produit par l'Office, a eu un grand retentissement et obtenu en 1971 le grand prix du festival de Dinard : *l'Acadie, l'Acadie*, long métrage de Pierre Perreault. C'est un document sur la grève menée il y a quelques années par les étudiants de l'université de Moncton, au Nouveau-Brunswick, afin d'obtenir une part accrue de subventions à l'enseignement et de faire reconnaître l'usage du français dans la ville, ce que la municipalité n'était pas prête à admettre.

Vivre en ville

Très récemment, avec la série *Urbanose*, de Michel Régnier, l'Office s'est attaqué aux problèmes de l'urbanisation (1). Quinze films-documents d'une demi-heure placent sous les yeux du spectateur le cancer qui ronge la grande ville moderne au nom du progrès. Le réalisateur essaie d'en dégager les causes, sans indulgence pour les pouvoirs publics ou les puissances d'argent. La ville choisie est Montréal en 1972, mais ce pourrait être une autre. Le problème est général, même si la vie urbaine en Amérique du Nord s'est polarisée plus facilement qu'ailleurs, faute d'un noyau culturel et historique, sur des valeurs commerciales. ■

1. Entre 1966 et 1969, le groupe de recherches sociales de l'Office s'est attaché au thème de la « pauvreté », celle-ci n'ayant pas disparu de l'Amérique du Nord en dépit de sa prospérité globale. D'excellents témoignages comme Saint-Jérôme, l'École des autres, ou La p'tite Bourgogne, valent d'être mentionnés.



▲ Vue générale du campus.



▲ La faculté des lettres.



▲ Une salle de repos.

Un foyer culturel
francophone
dans les provinces maritimes

enseignement

L'université de Moncton



L'université de Moncton (Nouveau-Brunswick) est la seule université francophone des provinces canadiennes de l'Atlantique. Très jeune encore, elle est un symbole et un exemple ; elle témoigne en tout cas de l'effort entrepris pour tenter de rétablir l'équilibre linguistique qui s'impose dans une province où plus du tiers de la population est de langue maternelle française (1).

Redresser l'inégalité

Remarquant que les élèves des écoles secondaires francophones ont « le même désir que leurs homologues anglophones de faire des études supérieures » et constatant que très peu de francophones fréquentaient les universités de langue anglaise de la province, la Commission d'enquête sur l'enseignement supérieur au Nouveau-Brunswick recommandait, en 1962, la création d'une université de langue française à Moncton. A cette époque, il existait à vrai dire trois petits établissements francophones d'enseignement supérieur dans la province, l'université du Sacré-Cœur à Bathurst, l'université Saint-Louis à Edmundston et l'université

Saint-Joseph à Moncton, mais ces établissements confessionnels offraient des cours surtout dans les disciplines littéraires classiques et leurs moyens étaient plutôt modestes.

Prévoyant une augmentation rapide du nombre des étudiants dans ces établissements, surtout parmi la population acadienne, et consciente du fait que ni les communautés religieuses de la province, ni les associations acadiennes ne pourraient assumer le coût de cette expansion, la commission recommanda expressément au gouvernement provincial de créer et de prendre en charge une nouvelle université où tous les cours seraient donnés en français et qui pourrait se constituer à partir des facultés de l'université Saint-Joseph. Le gouvernement provincial adopta cette recommandation et, en 1963, l'université de Moncton recevait sa charte.

Campus moderne

L'université de Moncton dispense actuellement un enseignement qui couvre à peu près toutes les disciplines enseignées au Canada au niveau des études supérieures de premier cycle

et la plupart des disciplines importantes du second cycle, qui conduit à la maîtrise. Elle possède également un centre de recherches.

L'université est un campus moderne, formé de bâtiments sobres et fonctionnels, aménagés judicieusement et agréablement. Le fonctionnalisme n'a pas tué le goût, qui est, ici, présent aussi bien dans la cafeteria rustique aux murs revêtus de bois qu'à la bibliothèque, remarquablement conçue, silencieuse et confortable, qui invite à la recherche. Le campus est situé au nord de la ville, dans un site campagnard où l'espace est dégagé et l'air vif.

Enseignement et culture

L'université de Moncton n'est pas un monstre, loin de là. C'est une université de province, tranquille, où l'on travaille en paix, mais dynamique et très vivante. Elle compte quelque 2500 étudiants à plein temps (3500 avec ses collèges affiliés) et 2500 étudiants à temps partiel, déjà engagés dans la vie professionnelle, qui viennent parfaire leur formation. C'est que le Nouveau Brunswick n'a qu'un peu plus de

630000 habitants, dont 216000 francophones.

Le campus reçoit, outre les étudiants acadiens des provinces maritimes, un certain nombre d'étudiants venus du Québec, de Gaspésie surtout. La plupart des étudiants habitent le Nouveau-Brunswick (80 p. 100), mais 13 p. 100 viennent du Québec ; les autres provinces canadiennes en envoient 5 p. 100. La commission nationale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme souhaitait que l'université de Moncton devienne un centre de rayonnement culturel français pour tout l'est du Canada. L'université semble s'y achever. Non seulement elle est un foyer de culture française pour les étudiants de langue maternelle française, mais encore pour la population, grâce aux conférences, aux spectacles, aux projections, aux expositions qui y sont organisés. ■

1. Le Nouveau-Brunswick, dont Moncton est l'une des principales villes, compte 35 p. 100 d'habitants de langue maternelle française, en majeure partie Acadiens. En effet, l'est de la province, où s'est regroupée la population acadienne tragiquement dispersée au dix-huitième siècle, est devenue le « terroir » des descendants des colons français qui fondèrent l'Acadie. Rappelons que le Nouveau-Brunswick s'est déclaré officiellement bilingue en 1968.